

# FRANÇOIS

### Je crois en l'homme

Conversations avec Jorge Bergoglio

## MES SOUVENIRS, MES COMBATS LE PAPE SE CONFIE

Flammarion

Il est essentiel que les catholiques – les prêtres comme les laïcs – partent à la rencontre des gens. Le rôle de l'Église est d'aller vers les autres, de connaître chacun par son nom. C'est le cœur de sa mission.

Il est vrai qu'en descendant dans la rue on prend le risque, comme n'importe qui, d'avoir un accident. Mais je préfère mille fois une Église accidentée à une Église malade.

Qui est ce nouveau pape qui s'exprime de façon aussi directe? Une personnalité secrète, qui n'a accepté de raconter sa vie qu'une fois, dans ce livre, quand il était cardinal de Buenos Aires. Un jésuite pour qui le travail est l'instrument essentiel de la dignité humaine. Un homme préoccupé par les questions sociales, qui affronte le temps de la dictature argentine, les scandales de l'Église, et prêche un pardon qui n'est pas synonyme d'impunité. Un missionnaire, proche des plus faibles qu'il cherche à faire grandir. Un symbole d'espérance.

Avant-propos d'Henri Madelin, sj.

#### Flammarion

#### LE PAPE FRANÇOIS

#### Je crois en l'homme

Conversations avec Jorge Bergoglio

par Francesca Ambrogetti et Sergio Rubin

Traduit de l'espagnol (Argentine) par Claude de Frayssinet, Claire Lamorlette et Claude Murcia

Avant-propos d'Henri Madelin, sj.

Flammarion

#### Titre original:

El Papa Francisco. Conversaciones con Jorge Bergoglio
(Initialement publié en Argentine sous le titre : El Jesuita.

Conversaciones con el cardenal Jorge Bergoglio, sj.)

© Sergio Rubin – Francesca Ambrogetti, 2010
© Ediciones B, Argentina, S.A., 2010, Javier Vergara

Editor, Buenos Aires, Argentina

www.edicionesb.com.ar

Publié en accord avec Ediciones B, S.A. (Espagne)

www.edicionesb.es

© Flammarion, Paris, 2013, pour l'édition française
En accord avec l'International Editors' Co Agency, Barcelone

ISBN: 978-2-0813-0851-0

Un jésuite argentin est devenu pape

Du temps de la Guerre froide, l'audace d'un conclave a permis, en 1978, d'élire un pape polonais sous le nom de Jean-Paul II. C'était raccorder les deux poumons de l'Europe et provoquer un dégel irréversible dans un empire soviétique soumis à une interminable glaciation. On le vit en 1989 quand s'effondra le mur de Berlin.

En 2013, le choix des cardinaux s'est porté sur un jésuite venu d'Argentine, un pays émergent qui a traversé une série d'épreuves et subi une dictature militaire implacable, puis une rechute dans la pauvreté, comme bon nombre de pays qui deviennent, dans le soi disant ordre mondial, des pays fragilisés et humiliés face à des pays insolemment riches. Éternel face-à-face entre publicains et pharisiens au sein de chaque nation et à l'échelle de la confrontation internationale. Cette élection d'un pape argentin confirme que le centre de gravité de l'Église romaine

s'est déplacé, depuis l'effondrement de l'Union soviétique, vers l'Est européen et, aujourd'hui, vers l'hémisphère Sud. Nous en avons une preuve supplémentaire puisque plusieurs millions de jeunes seront présents au Brésil en juillet 2013 pour les Journées mondiales de la jeunesse. C'est ce qu'a souligné subtilement dès son élection le nouvel évêque de Rome en déclarant depuis le balcon de la place saint-Pierre, devant la foule accourue de toutes parts : « Comme vous le savez, pendant le conclave, on choisit l'évêque de Rome. On dirait que mes frères cardinaux sont allés le prendre presque au bout du monde. »

Le nouveau pape descend d'immigrés italiens et parle la langue de Dante. Maigre consolation pour les Italiens. Car, s'il a été élu, c'est en raison des divisions « claniques » de l'épiscopat de la péninsule. En outre, de nombreuses délégations venues à Rome pour le conclave reprochaient aux Italiens le mauvais fonctionnement de la Curie, dont la renonciation de Benoît XVI serait une des conséquences. Le conclave était à la recherche d'un homme aux fortes convictions spirituelles, à la volonté bien trempée, familier des questions pastorales et représentatif des pays émergents. L'Esprit a conduit les cardinaux électeurs vers un jésuite, original dans sa façon de faire, pétri de la spiritualité de saint Ignace et des disciplines qu'elle engendre,

enraciné dans cette Argentine dont la latinité demeure singulière. Un homme qui est à la fois lecteur de Dostoïevski et de son compatriote Borges et amateur du septième art, des grands classiques italiens au *Festin de Babette*, ce remarquable révélateur des passions profanes et des aspirations religieuses. Un homme qui n'échappe pas non plus à l'attrait du football, héritage des émigrants venus d'Italie et culture populaire capable de faire vibrer les foules du continent sud-américain.

Le père de Jorge Mario Bergoglio, venu du Piémont dans les années 1920, s'était installé à Flores, un quartier populaire de Buenos Aires. Jorge, né en 1936, était le quatrième fils de la famille ; il devint un passionné du San Lorenzo, un club de football fondé au début du XX<sup>e</sup> siècle par un prêtre qui lui avait donné son nom et ses couleurs, jaune et bleu, pour rappeler celles de la Vierge. Peu prolixe en confidences sur sa vie personnelle, l'enfant de Flores a souvent dit sa fierté de n'avoir pas manqué un seul match de championnat depuis 1946.

Le futur pape allait à l'école publique. La famille n'était pas riche. Le père était comptable et la mère, une femme au foyer qui a élevé cinq enfants. Il entreprit des études de chimie et travailla quelque temps dans un laboratoire. Mû par un appel à devenir prêtre, il commença par aller au séminaire

diocésain puis, au bout d'une année, entra au noviciat des jésuites. Plusieurs membres de sa famille l'imiteront et deviendront jésuites à leur tour.

Que lui a apporté ce choix – devenir disciple de saint Ignace ? Avant tout, une solide formation humaine et le désir de prendre du temps pour apprendre à exprimer, dans une langue audible, les réalités de la foi à l'aide de concepts philosophiques et théologiques.

La Compagnie de Jésus l'enverra au Chili, en Espagne, en Allemagne et dans diverses résidences du nord au sud de l'Argentine, jusqu'à Cordoba, à sept cents kilomètres à l'ouest de Buenos Aires, ou à San Miguel, dans la banlieue de la capitale, pour étudier, enseigner, diriger. Tant il est vrai qu'un jésuite doit savoir faire fructifier ses talents, perçus comme un don de Dieu, et annoncer aux hommes de notre temps les voies de la sagesse, de la sainteté et de l'amour. Entendre, en somme, les appels de Dieu, les discerner et y répondre. Ce qu'il a reçu, le disciple d'Ignace doit le transmettre de la manière la plus appropriée.

Jorge devient maître des novices à trente-six ans puis, un an plus tard, reponsable de la province d'Argentine. Ce furent des années difficiles. Les jeunes générations se décourageaient souvent, et la sécularisation ambiante les incitait à quitter les chemins de la vie religieuse. La politisation des

esprits conduisait à des luttes idéologiques éprouvantes et à des polémiques stériles sur la place publique.

En cette période de jeunesse, le futur archevêque de Buenos Aires ne se réclame pas de la « théologie de la libération » qui fait florès. Il apprend à écouter, à conseiller les esprits déroutés, à trancher dans le vif, à apprécier les effets d'une prière intense, à recourir à des dévotions pieuses pour calmer l'effervescence des esprits. Les actes qu'il a posés à cette époque expliquent la polémique sur son comportement durant la dictature militaire. Il avait contre lui les compromissions de certains évêques, notamment la complaisance lamentable de l'évêque aux armées. En Argentine, le mouvement de résistance en faveur des droits de l'homme n'a pas eu la netteté de celui qui naquit, lucide et courageux, à Santiago du Chili et au Brésil. La conclusion qu'en a tirée le futur élu du conclave est que l'Eglise doit être exemplaire dans le soutien aux pauvres.

Chacun doit également se garder, avec le secours de Dieu, de tomber dans la coquetterie des vanités, les boursouflures de l'orgueil et la séduction des richesses. Lui-même, lorsqu'il est devenu archevêque de Buenos Aires, a décidé de mettre sa vie en conformité avec ses paroles : choix d'un logement hors du palais épiscopal, refus des services d'un chauffeur, utilisation des transports en commun

pour ses déplacements, aide fraternelle aux prêtres envoyés dans les bidonvilles, soutien aux curés menacés de mort en raison de leur opposition aux narcotrafiquants. Il a fait de la lutte contre la pauvreté un de ses combats favoris. Il a épousé « dame pauvreté », comme François d'Assise, qu'il a choisi comme patron de référence lorsqu'il a pris place au milieu des « ors du Vatican ».

Ce faisant, il donne consistance au choix de la congrégation des jésuites en 1975, résumé dans le décret « Foi et Justice ». La Compagnie de Jésus entendait par là soutenir les comportements de ceux qui, en Amérique latine surtout, mais aussi ailleurs, affirment que, en ces temps d'accumulation d'injustices sociales dans les pays les plus démunis de la planète, la pratique de la justice doit aller de pair avec la proclamation de la foi. La déchristianisation des masses en Europe s'est accélérée au moment de la Révolution industrielle. Les campagnes se vident, les villes grossissent, enfants, jeunes, femmes et hommes sont embauchés pour des salaires de misère et privés du droit de se syndiquer. Ce sont des exemples à méditer pour le futur du catholicisme dans les pays du Sud, afin de ne pas les répéter.

En Argentine, l'archevêque, devenu cardinal, n'était pas un adepte de la symbiose des pouvoirs politiques et ecclésiaux. Très vite, il est apparu comme la seule véritable force capable de s'opposer

au régime Kirchner, montant sans cesse au créneau par voie de presse, en se déplaçant sur le terrain, et dans ses prédications contre les inégalités sociales criantes et les lois promouvant l'avortement ou le mariage homosexuel. Cependant il a su poser des gestes de pardon et de réconciliation; et le jour de la mort de Nestor Kirchner, il a appelé à mettre au vestiaire les armes politiques. Aux obsèques de ce dernier, il a élevé la parole pour dire : « N'oublions pas que nous sommes ici afin de prier pour un homme nommé Nestor, qui avait reçu l'onction du peuple. »

Comment expliquer que le cardinal Jorge Mario Bergoglio, deux-cent soixante-sixième pape depuis saint Pierre, soit le premier jésuite à connaître cette consécration? Redécouverte de l'importance de la spiritualité pour gouverner dans un monde asservi à un matérialisme pesant? Constat que dans les pays émergents, les évêques jésuites, ressortissants de ces territoires, sont proportionnellement plus nombreux que dans les pays du premier monde? Hommage rendu au rôle des religieux qui ne ménagent pas leur peine, et depuis plusieurs siècles, dans leur travail d'évangélisation? L'Amérique dont vient Mgr Bergoglio est qualifiée de « latine ». C'est dire tout ce qu'elle doit à l'immigration de catholiques venus d'Europe et au mouvement d'évangélisation qu'elle connaît depuis le XVI<sup>e</sup> siècle. Avec d'autres religieux, les jésuites y ont

pris une part non négligeable. Qui ne se souvient du film *Mission* qui traduisait en musique et en images l'épopée de la mission jésuite auprès des Guaranis? Celle-ci a réussi à contrer le mépris des Européens pour ces peuples, à leur apporter le message chrétien et à leur fournir les outils de leur émancipation. L'Argentine est un des pays qui gardent des traces ineffaçables de cette immense aventure pour la gloire de Dieu et la dignité des Guaranis : étonnante épopée qui a perduré pendant cent cinquante ans, avant d'être anéantie par des rivalités sanglantes entre royaumes « très chrétiens » par conquistadors interposés.

L'élection de l'archevêque de Buenos Aires au pontificat montre qu'une page se tourne. Derrière l'Argentine se profile l'ombre de tout un continent. Le président Barack Obama l'a bien compris, qui a salué le « premier pape des Amériques ». Les fidèles catholiques sont plus d'un milliard sur la planète, et l'Amérique latine en compte plus du tiers. Sur ce dernier continent, le mouvement de migration va du sud vers le nord. Les Hispaniques, par vagues successives, s'installent aux États-Unis. Ils en modifient peu à peu la figure, comme on l'a vu au cours du vote de la dernière élection présidentielle outre-Atlantique. Ils bouleversent l'image du catholicisme nord-américain. Ils sont désormais la première « ethnie » et représentent déjà plus de 40 % des fidèles catho-

liques dans ce pays. Mais ils demeurent pauvres, et leur insertion dans cette société dont ils ne possèdent pas les codes est difficile. Ils sont, plus que d'autres, happés par les courants sectaires qui répondent à leurs besoins affectifs et leur offrent des services concrets. Ces poussées évangélistes sont nombreuses aussi dans cet autre Sud que représente l'immense Brésil, où le pourcentage des baptisés catholiques décroît à vive allure.

Cela oblige les Américains du Sud, comme ceux du Nord, à réorienter leur pastorale sur le terrain. Nul doute que le pape François encouragera à de nouveaux infléchissements dans les « méthodes » d'évangélisation. Il s'en est expliqué dans un entretien accordé l'an passé au journaliste italien Andrea Tornielli : « Nous allons dans les parcs, nous prions, nous organisons des messes, nous baptisons des gens après une courte préparation. Nous devons éviter la maladie spirituelle d'une Église qui serait enfermée dans son propre monde. »

Comment ne pas y voir l'annonce d'un programme ? Soyons persuadés que le pape François, fort des expériences antérieures que raconte ce livre, ne s'occupera pas seulement de la réforme de la curie.

#### Chapitre premier

#### La grand-mère Rose et son manteau à col de renard

I faisait très chaud ce matin de janvier 1929 quand la famille Bergoglio débarqua dans le port de Buenos Aires. Leur arrivée ne passait pas inaperçue car, à la tête du groupe, marchait une femme élégante vêtue d'un manteau à col de renard, certes magnifique, mais totalement inadapté à l'été suffocant et humide de la capitale. Ce n'était pas une étrange lubie de sa propriétaire, le fait est qu'à l'intérieur du col, Rosa Bergoglio cachait le produit de la vente des biens que la famille possédait en Italie, argent sur lequel elle comptait pour commencer sa nouvelle vie en Argentine. Les membres de la famille Bergoglio avaient réservé des billets pour voyager depuis Gênes sur le navire Principessa Mafalda, tristement célèbre puisqu'il effectuerait sa dernière traversée; à la suite d'une avarie, sa coque fut transpercée et il coula au nord

des côtes du Brésil, faisant des centaines de morts. Les démarches avaient duré plus que prévu, une circonstance qui leur sauva probablement la vie. Ils avaient fini par embarquer sur le *Giulio Cesare*.

Ils étaient originaires du nord de l'Italie, du Piémont, d'un village appelé Portacomaro. Ils laissaient derrière eux un continent où les plaies de la Première Guerre mondiale n'étaient pas encore cicatrisées et où l'on commençait déjà à craindre qu'un second conflit n'éclate. Ils arrivaient dans un pays éloigné des guerres et des problèmes économiques agitant l'Europe, un pays qui offrait un potentiel de travail apparemment inépuisable, de bons salaires, une possibilité d'accéder à l'éducation pour tous et une grande mobilité sociale. En d'autres termes, ils débarquaient dans un pays où régnaient la paix et le progrès. A la différence de la plupart des immigrants qui, à leur arrivée, allaient se loger dans l'emblématique « Hotel de los Inmigrantes », près du port, les Bergoglio poursuivirent leur voyage jusqu'à la capitale de la province d'Entre Ríos, Paraná, où les attendaient certains membres de la famille.

Les origines de la famille du cardinal, son arrivée dans le pays, le souvenir de ses parents et son enfance font partie des sujet abordés lors de notre première rencontre avec Jorge Bergoglio, dans la salle d'audience de l'archevêché de Buenos Aires, lieu qui serait dorénavant celui de tous nos entre-

tiens. Nous commençâmes à lui poser les premières questions et les souvenirs ne tardèrent pas à surgir : le voyage évité sur le *Principessa Mafalda*, l'arrivée au port de toute la famille – son père était alors âgé de vingt-quatre ans –, l'histoire de sa grandmère et son col de renard, leurs débuts dans la capitale de la province d'Entre Ríos...

« Pour quelle raison votre famille a-t-elle émigré en Argentine ?

— Trois frères de mon grand-père y vivaient depuis 1922, ils avaient monté une entreprise de carrelage à Paraná. Ils y avaient fait construire le palais Bergoglio, haut de quatre étages, la première maison de la ville à posséder un ascenseur. La maison était couronnée d'une coupole, très belle, qui ressemble à celle de la confiserie El Molino de Buenos Aires, qui par la suite a été enlevée. Chaque étage était habité par un des frères. Avec la crise de 1932, ils se sont retrouvés sans le sou et ils ont été obligés de vendre jusqu'à la crypte familiale. Un grandoncle, le président de la société, était mort d'un cancer, un autre a recommencé à zéro et les affaires ont très bien marché pour lui, le puîné est parti au Brésil et mon grand-père a emprunté 2 000 pesos pour acheter un magasin. Papa, qui était comptable et qui, dans l'entreprise de carrelage, travaillait pour la partie administrative, l'aidait à distribuer de la marchandise avec un panier, jusqu'à ce qu'il trouve

un emploi dans une autre entreprise. Ils ont recommencé leur vie avec le même naturel que celui dont ils étaient pourvus à leur arrivée. Je crois que cela démontre la force de la race.

- Vous viviez mal en Italie?
- À vrai dire, non. Mes grands-parents possédaient une confiserie, mais ils voulaient venir ici pour retrouver certains membres de la famille. Ils étaient six en tout et deux sont restés en Italie, un frère et une sœur.
- Le désir de conserver la famille unie est une conception très européenne et, en particulier, très italienne...
- C'est vrai. En ce qui me concerne, je suis celui qui a davantage assimilé les coutumes parce que j'ai beaucoup vécu dans le giron de mes grands-parents. Quand j'avais treize ans, maman a accouché de mon deuxième frère nous sommes cinq enfants en tout. Mes grands-parents habitaient juste à côté et, pour aider maman, ma grandmère venait me chercher le matin, m'amenait chez elle et me ramenait l'après-midi. Entre eux, ils parlaient le piémontais, une langue que j'ai apprise. Ils nous aimaient beaucoup, mes frères et sœurs et moi, cela va de soi, mais moi, j'ai eu le privilège de partager la langue de leurs souvenirs.
  - Vos aînés ont-ils souffert de nostalgie ?

N° d'édition : L.01EHBN000633.N001 Dépôt légal : avril 2013